

Triomphe du Cœur

« L'AMOUR DU CHRIST
NOUS PRESSE. » (2 CO 5,14)

PDF - Famille de Marie

14^{ème} année, Mars - Avril 2011

N° 53

*La charité est amour reçu et donné.
Objets de l'amour de Dieu, les hommes sont (...) appelés à devenir
eux-mêmes les instruments de la grâce, pour répandre la charité de Dieu.*

Benoît XVI, Encyclique Caritas in Veritate

Saint Jean l'Aumônier (555-619)

*En considérant les dates de la naissance et de la mort de ce saint,
nous pourrions nous demander si un successeur de l'évangéliste Marc,
à près de mille quatre cents ans de sa mort, a encore quelque chose à nous dire aujourd'hui.
Mais celui qui découvre la vie de cet apôtre de la miséricorde, sa générosité illimitée
et son amour proverbial pour les pauvres, comprendra qu'il peut être un exemple
merveilleux pour nous. Dans l'antiquité la pauvreté était comprise de façon différente,
mais la charité chrétienne, elle, aussi bien autrefois qu'aujourd'hui,
trouve sa plus belle expression dans les œuvres de miséricorde
tant spirituelles que matérielles.*

Élu évêque par le peuple

Fils unique d'Epiphane, riche gouverneur de l'île de Chypre, Jean reçut une éducation raffinée. On ne sait pas grand chose de ses années de jeunesse, nous savons seulement qu'il se maria tôt, et qu'il perdit précocement sa femme et ses enfants. Resté veuf et seul, il distribua tous ses biens aux pauvres et se retira du monde, en se dédiant à l'étude de l'Écriture et en menant par amour pour Dieu une vie vertueuse et ascétique.

Plus tard Jean s'établit en Egypte, à Alexandrie, une des villes les plus importantes de l'Empire Romain, et là il fut rapidement connu pour sa sainteté.

En 608, à cinquante-trois ans, il fut élu

évêque et patriarche à l'unanimité par le peuple. Jean était laïc et ce fut un choix inattendu pour lui aussi. Au début il résista, mais ensuite il accepta cette charge difficile.

En tant que nouveau chef de l'Eglise d'Egypte, il se distinguait par sa vie simple, contrairement à d'autres évêques qui vivaient dans le faste. Jean étonnait par sa charité, et par son caractère conciliant qui allait au-delà de toutes les formalités. Dans les onze années qui suivirent, jusqu'à sa mort, il réussit à faire renaître le diocèse et même à créer une atmosphère d'entente entre chrétiens et non chrétiens.

Ses grandes œuvres caritatives envers les

pauvres eurent leur origine dans une vision qu'il eut lors d'une prière nocturne. Tout à coup, il vit une vierge d'une grande beauté vêtue de blanc, couronnée d'olivier. Jean lui avait demandé qui elle était, et la jeune fille avait répondu : *« Je suis la fille aînée du grand Roi, je suis la miséricorde, qui fit descendre le Fils de Dieu sur la terre. Tu devrais me choisir pour épouse, car si je deviens ton épouse, je te mènerai à Lui ».*

Après cette touchante expérience, Jean s'efforça toujours plus à ne faire qu'un avec la miséricorde, et 'à la prendre pour épouse'. Sa surabondante compassion envers tous en fut la preuve éloquente, de même ses donations aux pauvres, qui dépassaient toutes les règles de la raison. Ses distributions, faites d'un cœur plus que généreux, firent taire toute critique tant en Orient qu'en Occident, et il devint le symbole de la charité miséricordieuse.

Un « Christ caché »

Dès qu'il eut pris possession de sa charge, l'évêque Jean trouva à sa disposition 8 000 pièces d'or et il commanda à ses serviteurs : *« Faites une liste précise des seigneurs et maîtres d'Alexandrie. »* Ne comprenant pas qui il voulait indiquer par 'les seigneurs et les maîtres', il expliquait : *« Ce sont ceux que vous appelez 'les pauvres' et 'les mendiants', ils sont mes 'seigneurs et maîtres', mes bienfaiteurs ; plus tard lorsqu'ils seront au paradis, ils aideront considérablement ceux qui les ont soutenus sur terre. »*

Lorsqu'ils présentèrent à l'évêque une liste de 7500 noms, il se mit à pleurer. Dans ces pauvres, dont il s'occuperait personnellement dorénavant, Jean voyait, à la lumière de la miséricorde, le « Christ caché » et non pas une plaie désagréable. Les fidèles égyptiens reçurent d'innombrables bienfaits du Patriarche, au point qu'ils comparèrent leur père spirituel au Nil, le fleuve « bienveillant » qui inonde le pays de ses eaux, en offrant fertilité et prospérité.

L'« Aumônier » était infatigable pour inventer de nouvelles œuvres de miséricorde. Il fonda, par exemple, des auberges dans lesquelles pouvaient loger gratuitement les chrétiens de passage. Il fit ériger des maisons pour orphelins et pauvres. Trois fois par semaine il visitait les hôpitaux qu'il avait fondés, pour lesquels il payait régulièrement une contribution prélevée sur les caisses de l'Église. Lors d'une famine, l'évêque

Jean apprit que quelques jeunes mamans, étant dans de graves difficultés, se relevaient aussitôt après avoir accouché pour demander de l'aide à ses serviteurs. Sans tarder, il fit construire sept maisons pour que les futures mamans puissent y accoucher et être soignées pendant une semaine.

Tous les mercredis et vendredis, l'Aumônier restait assis sur un banc devant l'Église pour ses « audiences ». Tous y avaient libre accès, et chacun était écouté, consolé et assisté dans ses difficultés.

Jean vidait volontiers les caisses épiscopales pour ses pauvres. Si quelqu'un lui reprochait sa générosité, il répondait : *« Dieu y pourvoira ! Si d'autres ont versé leur sang pour le prochain, ne puis-je pas au moins donner l'aumône ? »* Un jour, alors qu'à l'heure du déjeuner, personne n'avait encore présenté sa requête, il s'exclama : *« Oh, le pauvre Jean aujourd'hui n'est pas considéré digne de rendre un service au Christ ! »*

Naturellement il arrivait que quelqu'un profite de la bienveillance et de la douceur de l'évêque. Un jour, il donna sept deniers à un pauvre ; peu de temps après, celui-ci se présenta de nouveau, vêtu différemment, et le serviteur responsable protesta : *« Père, cet escroc aujourd'hui veut recevoir des deniers pour la seconde fois ! »* Mais l'Aumônier fit semblant de ne pas comprendre, au contraire il donna cet ordre : *« Au cas où celui-ci se présenterait*

pour la troisième fois, tu lui donneras 12 monnaies d'or. Peut-être est-ce Notre Seigneur Jésus-Christ en personne qui veut me mettre à l'épreuve et voir qui se lasse le premier; Lui à demander ou moi à donner ! »

Son comportement fut différent, lorsqu'un riche lui offrit une précieuse couverture, qu'il accepta. La nuit suivante, Jean ne réussissait pas à dormir et pensait : « *Combien aujourd'hui sont allés se coucher affamés et tremblant de froid. Moi par contre j'ai mangé du poisson et je dors sous une*

couverture moelleuse qui a coûté 36 deniers. » Dès le matin suivant, il fit vendre la couverture et en donna le prix aux pauvres. Son bienfaiteur cependant racheta le précieux objet et l'offrit à Jean pour la seconde fois. La chose se répéta plusieurs fois de suite et le notable observa en souriant : « *Voyons qui se fatigue le premier; toi à vendre ou moi à acheter !* » Jean ne s'avoua pas vaincu et répondit avec humour : « *Voler un riche dans ce but, ce n'est pas un péché, c'est une bonne œuvre parce qu'ainsi on sauve son âme. »*

Le plus beau don est le pardon

En dehors des aumônes, la miséricorde de Jean brillait aussi dans son extraordinaire promptitude au pardon. Un jeune neveu du Patriarche ne réussissait pas à pardonner à un marchand qui l'avait calomnié et gravement offensé. Lorsqu'il s'en plaignit à son oncle, celui-ci lui répondit : « *Quelqu'un a osé dire du mal de toi ? Mon fils, crois-moi, dès aujourd'hui j'agirai contre cet homme et toute Alexandrie en sera surprise !* »

Très satisfait, le neveu s'attendait à une fustigation publique du coupable. Vu que son parent avait été consolé Jean le serra sur son cœur, l'embrassa et lui dit : « *Mon cher fils, si tu veux vraiment être le neveu de mon humilité, prépare-toi à devoir subir de toutes parts des outrages et des injustices.* » L'Aumônier étonna effectivement son neveu et toute Alexandrie car après avoir fait appeler le marchand coupable, il l'exonéra de toutes taxes et contributions ! Jean n'attendait pas que son prochain fasse le premier pas pour se réconcilier avec lui. Il

précédait toujours le coupable de son amour miséricordieux, selon le désir du Seigneur : « *Si donc tu présentes ton offrande à l'autel, et que là tu te souviens que ton frère a quelque chose contre toi, laisse ton don devant l'autel et va d'abord te réconcilier avec ton frère, puis reviens faire ton offrande.* » (Mt 5, 23-24)

Ainsi, pendant une liturgie il se souvint d'un prêtre avec lequel il avait eu un désaccord. Il demanda alors au diacre qui était en train de lire une prière de la répéter jusqu'à son retour.

Il sortit rapidement de l'église et chercha le prêtre opiniâtre ; l'ayant trouvé, il se jeta à genoux devant lui et lui demanda pardon.

Le prêtre, tout honteux, trouva alors la force de demander pardon pour son intransigeance. Ensuite le Saint se releva en disant : « *Que Dieu ait miséricorde de nous deux !* » Puis il retourna à l'église, continua la célébration en priant de tout son cœur : « *Père, pardonne-nous nos offenses, comme nous les pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés.* »

Le pasteur doit aller vers ses brebis

Pendant les longues liturgies, la mauvaise habitude s'était répandue, parmi de nombreux

fidèles, de sortir de l'église pour bavarder. Une fois l'évêque interrompit la célébration et sortit lui aussi pour se mêler à ces fidèles en leur disant : « *Mes chers enfants, le pasteur doit être là où se trouvent les brebis. Ou vous venez avec moi dans l'église, ou je demeurerai dehors avec vous.* » Humiliés par cette aimable façon de faire, la mauvaise habitude cessa vite

En pasteur attentif, il défendit son troupeau des hérésies, améliora la formation religieuse et le nombre des églises passa de sept à soixante-dix, autrement dit dix fois plus ! Cela devenait nécessaire, parce que le saint, au-delà d'Alexandrie, convertit à la foi chrétienne des villages et villes entières. La clémence de l'Aumônier envers les pécheurs était tout aussi inépuisable, et il les incitait à réfléchir : « *Pensez combien de malfaiteurs et de voleurs Dieu protège encore, pour leur donner l'occasion de changer de vie ; combien de pirates il a préservés de la noyade, pour leur donner la possibilité de se convertir. N'oubliez pas que chacun d'eux a un ange gardien et que le Christ s'est laissé crucifier pour eux !* »

Après la conquête de la Syrie et de la Palestine par les Perses, et la destruction de Jérusalem en 614, Jean, devenu âgé, dut assister une multitude de réfugiés arrivés en Egypte. Admiré par ses amis comme par ses ennemis, l'Aumônier s'occupa de milliers de sans-logis et affronta des frais considérables, en comptant toujours sur la Providence divine qui ne l'abandonna jamais. La confiance illimitée du Patriarche fut cependant mise à rude épreuve lorsque les réfugiés, avec le temps, épuisèrent toutes les réserves de l'Église. Les champs ne donnaient plus de récoltes et en outre, lors d'une tempête treize bateaux chargés de riches cargaisons appartenant à l'Église d'Alexandrie firent naufrage. Dans cette situation, l'attitude du Patriarche fut remarquable : « *Pour ma part, je crois, sans vaciller, que les trésors du Seigneur et de l'Église seraient inépuisables, même si les pauvres du monde entier se présentaient à Alexandrie.* »

Avec le clergé du lieu, Jean essaya de soutenir les nombreux évêques, prêtres et moines réfugiés. En même temps, ce père des

pauvres avisé envoya en Terre Sainte de grandes sommes d'argent, des tonnes de vivres et même des centaines d'artisans avec des matériaux de construction pour reconstruire l'église du Saint-Sépulcre et d'autres lieux saints et monastères. Il donna l'ordre à deux évêques et à un abbé de se rendre en Perse pour racheter le plus grand nombre possible de prisonniers et d'otages. De toute part, les remerciements arrivaient à l'Aumônier pour l'aide rendue, mais il répondait toujours avec humilité : « *Mon frère, je n'ai pas encore versé mon sang pour toi, comme Jésus-Christ, mon Seigneur et mon Dieu, me l'a demandé.* »

Peut-être le Patriarche aurait-il dû verser son sang, s'il n'avait dû abandonner Alexandrie comme presque tous les chrétiens. En 616 les perses envahirent aussi l'Égypte. Poussé par Nicétas, un noble d'Alexandrie, l'évêque partit pour Byzance en 619 pour demander à l'Empereur de l'aide pour son peuple. Pendant le voyage, Jean, qui avait 64 ans, sentant sa mort arrivée, dit à Nicétas : « *Tu m'as invité à me rendre auprès de l'empereur de la terre, mais maintenant c'est le Roi du Ciel qui m'appelle.* » Ainsi l'Aumônier mourut en exil sur l'Île de Chypre, sa patrie, où il fut enterré.

Un événement nous montre combien Jean, même au-delà de la mort, fut un artisan de paix entre Dieu et les hommes. Pendant qu'il était encore en vie, une femme, s'était confessée à lui, mais honteuse n'avait pas osé avouer un péché grave.

Sur le conseil de Jean, elle l'avait écrit sur un parchemin et le lui avait remis scellé. L'évêque ensuite avait promis de prier Dieu pour elle. A la mort du Patriarche, cette femme était très préoccupée par l'éventualité que sa confession puisse être lue par d'autres personnes. Elle se confia avec dans les larmes au défunt. Soudain le saint lui apparut dans ses habits épiscopaux et lui dit : « *Femme, mon étole est déjà toute baignées de tes larmes ! Voici, ta lettre. Ouvre et lis !* » Sur ces paroles, il lui remit le parchemin cacheté et disparut. La femme fit comme il lui avait été commandé et lit avec gratitude : « *Par amour pour mon serviteur Jean, ton péché t'a été pardonné !* »

Tu es aimé comme tu es

*« Dieu a choisi ce qui dans le monde est fou pour confondre les sages, Dieu a choisi ce qui dans le monde est faible pour confondre les forts. » (1Cor 1, 27)
Qui pourrait penser que ces paroles concernent aussi les personnes handicapées mentales et physiques, c'est-à-dire des personnes que la société d'aujourd'hui exclut souvent volontiers ?
Jean Vanier, fondateur de la Communauté de « l'Arche », a fait l'expérience de la véracité de ces paroles de saint Paul et n'a de cesse de la proclamer en paroles et en actes.*

À la recherche de la volonté de Dieu

Jean Vanier est le quatrième enfant, il est né en Suisse le 10 septembre 1928. Son père, général de l'armée canadienne, fut muté avec sa famille d'abord en France, puis en Angleterre, et finalement en 1941, à Québec au Canada, sa patrie d'origine. À 13 ans, Jean exprima avec détermination son désir de fréquenter l'école d'élite de la Marine britannique à Dartmouth. La réponse de son père fut décisive pour toute sa vie : *« Je te fais confiance. Si c'est ce que tu veux, alors tu dois le faire. »* Il se rappelle : *« Le fait que mon père m'ait encouragé à suivre ma décision fut un des deux événements les plus importants qui marquèrent ma vie. Il m'avait fait confiance, je pouvais alors avoir confiance en moi-même et donc accorder la même confiance aux autres. »*

Jean aimait l'instruction d'officier de marine et les aventures qui vont de pair. A vingt ans il était déjà officier sur l'unique porte-avions du Canada. Mais en même temps, son intérêt pour la littérature religieuse et pour la prière grandissait. Il sentait en lui ce désir d'aider les pauvres et rapidement ce fut clair pour lui : *« La marine ne peut pas être l'unique but de ma vie. »*

Lors d'une permission à Paris, Madame Vanier fit connaître à son fils le Père dominicain

Thomas Philippe. Dès le départ Jean s'entendit parfaitement avec le religieux, dont il se sentit parfaitement « connu » dans le bien et dans le mal. Ce fut le second événement important de sa vie. Il se confia au Père Thomas et sous sa direction il se retira pour une année d'étude et de prière, pour comprendre si Dieu l'appelait au sacerdoce. *« Le Père Thomas devint mon père spirituel, mon maître, mon enseignant. Sa seule présence me transmettait la présence de Dieu, me remplissait de paix et suscitait en moi une nouvelle vie. »* De lui, il apprit surtout à prier, à *« vivre l'instant présent en communion avec Jésus »*.

C'est pour cela que Jean se joignit à la petite communauté internationale « Eau Vive », fondée par le Père Thomas dans le but d'en faire une « école de sagesse », où les étudiants ne recevaient pas seulement une éducation intellectuelle, mais priaient aussi ensemble et menaient une vie chrétienne en commun.

C'est dans une grande souffrance que le Père Thomas, en 1952, dut abandonner sa nouvelle fondation ; il était en effet accusé d'avoir dévié de la vraie foi et d'avoir adopté des enseignements considérés trop mystiques. On

exigea de Jean, s'il voulait devenir prêtre, qu'il interrompe les contacts avec son père spirituel. Mais lui était convaincu de l'orthodoxie de son maître : « *J'étais tellement convaincu que le Père Thomas était un homme de Dieu que je compris : mon avenir n'est pas dans la carrière ecclésiastique.* » Il renonça donc au sacerdoce et se dédia aux études de philosophie. Après son doctorat il enseigna avec succès, pourtant son cœur était inquiet – il n'avait pas encore trouvé sa voie.

En 1963, Jean aida son père spirituel à s'installer dans son nouveau logement à Trosly-Breuil, un petit village en bordure de la forêt de Compiègne, au nord de Paris. Là, il rencontra pour la première fois les « nouveaux amis » du Père Thomas, des handicapés physiques et mentaux. Plus tard il confiera : « *J'ai découvert un monde que j'avais ignoré jusqu'à cet*

instant. » Le Père Thomas, connaissant bien son fils spirituel, lui fit remarquer que là, auprès des handicapés, une tâche particulière pourrait lui être confiée. Au début, Jean eut de la peine à s'habituer à cette idée, d'autre part il sentait que son père spirituel « avait découvert » quelque chose qui pouvait bien être la volonté de Dieu. Il commença donc à visiter différents instituts pour handicapés. Ce qu'il vit le choqua : des situations chaotiques, qui souvent débouchaient sur la violence ; quatre-vingt handicapés qui 'campaient' dans deux dortoirs, contraints pendant des heures de marcher en cercle derrière un désolant mur de ciment. « *Tout ce que j'avais entendu et lu du Père Thomas sur le primat de l'amour, contrastait de manière choquante avec ce que voyais ici. Cette douleur indescriptible renforça la certitude que je devais faire quelque chose.* »

Le premier Foyer

En 1964, à 36 ans, le professeur de philosophie acquit à Trosly-Breuil une insignifiante maison de pierre, à quelques minutes de l'habitation du Père Thomas. Madame Martin, directrice de l'Institut pour handicapés de Paris, lui proposa deux hommes handicapés, avec lesquels il aurait pu vivre : Raphaël et Philippe. Jean ne voulait pas avoir le rôle de celui qui les assiste mais voulait tout simplement vivre avec eux. « *Je les ai invités à laisser leur institut et à commencer avec moi une nouvelle vie en commun. Je voulais simplement 'faire du bien' à des personnes handicapées. Je n'avais alors pas la moindre idée que ces personnes m'auraient fait du 'bien' à moi.* »

Dans la marine Jean avait été habitué à donner des ordres, et comme professeur à enseigner ; maintenant il apprenait à développer des qualités de cœur, jusque là restées en sommeil. En vivant avec Raphaël et Philippe il plongea dans un monde de pauvreté, de faiblesse et d'infirmité, qui lui ouvrit de nouvelles dimensions de l'être

humain . Il découvrit dans leurs cœurs une immense douleur, mais en même temps de la beauté et de la bonté. Ils possédaient d'autres capacités de communication que celle de la parole. « *J'ai appris à rire et à prier avec eux, et à leur faire percevoir qu'ils étaient importants et nécessaires. J'ai surtout appris qu'aimer quelqu'un veut dire passer du temps avec lui.* » Jean apprit à écouter, à se lier d'amitié, et surtout il comprit que plus la personne est faible, et plus il faut respecter sa liberté et même la protéger. Un petit exemple : chaque personne handicapée pouvait librement décider d'être photographiée ou pas. Sans hésitation on respectait son désir.

Dès le début Jean voulut faire grandir ses camarades dans un contexte familial, en vivant toutes les situations de la vie : dans la communauté, dans le soin de l'un pour l'autre, dans la joie et dans la douleur, dans la prière en commun.

Bientôt, des hommes et des femmes se

joignirent à Jean, ils voulaient l'aider à accueillir d'autres handicapés et vivre eux aussi selon une communauté de vie inspirée des « béatitudes ». La maisonnée fut appelée « Foyer », parce que les handicapés n'étaient pas assistés par un

'personnel médical' mais par des personnes qui vivaient tout simplement avec eux une vie familiale dans un foyer. Celui qui était accepté dans un Foyer pouvait rester dans sa nouvelle famille jusqu'à sa mort.

L'Arche aujourd'hui

La petite communauté grandissait rapidement. Jean Vanier la nomma « L'Arche », parce que cette parole désigne aussi bien l'arc que l'Arche de l'Alliance. *« L'arc-en-ciel est le signe de la première alliance entre Dieu et l'humanité. Nous accueillons des personnes déchirées par la douleur dans notre 'barque', lieu où nous sommes sauvés, lieu de l'alliance. Nous vivons cette alliance avec Dieu et entre nous... »* Le fondateur explique ainsi la signification du nom.

En 1995, la première communauté comptait 400 personnes vivant dans vingt maisons différentes, à Trosly-Breuil et dans les villages voisins. Mais cela ne devait pas s'arrêter là. Quelques assistants, profondément touchés par l'amour et par le charisme de la communauté ont fondé d'autres « Arches » dans différents pays.

Rapidement l'accueil n'a pas été limité aux seuls catholiques, car il s'agissait essentiellement d'aimer.

« Les communautés de l'Arche sont vécues dans la foi. Leurs racines se trouvent dans la prière et dans la confiance en Dieu. Elles veulent se laisser guider par Dieu et par leurs membres les plus faibles, en qui se manifeste quelque chose de la présence du Seigneur. Chaque membre est encouragé à vivre et à approfondir sa vie spirituelle dans sa propre religion ou confession. Celui qui n'a pas de foi particulière est respecté dans sa liberté de conscience. »

Aujourd'hui l'Arche compte plus de 130 communautés dans 37 pays sur tous les continents. L'Arche comprend 30 communautés en France, 3 en Suisse, 6 en Belgique.

Nos maîtres sont les « pauvres »

Deux sœurs de notre Communauté « Famille de Marie » ont eu l'occasion de rendre visite personnellement à Jean Vanier dans sa petite maison de Trosly-Breuil et de parler avec lui de la spiritualité de l'Arche.

Jean, quand vous avez commencé à vivre avec des personnes handicapées, vous aviez le désir de venir en aide à ces personnes connues pour leur pauvreté peu attrayante. Avez-vous pu réaliser votre idéal ?

« J'ai compris de plus en plus clairement

que selon Jésus, les pauvres ne sont pas des personnes que du haut de notre podium nous devrions changer, pour les rendre égales à nous, mais des personnes auprès desquelles nous pouvons humblement 'puiser'... J'ai vécu ce qu'écrit Saint Paul dans la lettre aux

Corinthiens, à savoir que "Dieu a choisi ce qui dans le monde est faible pour confondre les forts" (1Cor 1, 27). La faiblesse de mes nouveaux amis m'a révélé ma faiblesse, elle m'a fait apprécier mes limites, les limites de la patience...

Dieu est toujours présent dans notre petitesse et pauvreté, dans notre besoin d'affection et d'estime. Celui qui veut s'ouvrir complètement à l'humanité assoiffée d'amour doit mourir à lui-même, à sa richesse, à son temps libre, à la considération, au succès, et non seulement extérieurement, mais avant tout intérieurement. Cela veut dire, devant le pauvre, devenir pauvre personnellement. Nous les 'riches', nous disposons du travail, de biens et de considération, mais il nous manque souvent l'essentiel : la capacité d'aimer, et une vie sans peur dans une vraie communauté, sans devoir se cacher derrière le succès, la puissance et les mécanismes d'autodéfense. »

Il existe tellement d'institutions qui prennent soin des handicapés. En quoi se distingue votre initiative ? Comment décririez-vous son charisme ?

« Un jour, aux Etats-Unis, nous avons reçu la visite d'une personne très aisée, père d'un enfant handicapé ; il était à la recherche du meilleur Institut pour son fils. Sa première question a été : "Quel est votre programme de thérapie ?" J'ai répondu simplement : "L'amour !" Au début, il a été très surpris, mais après quelques heures passées avec nous, il avait compris. Notre travail avec les personnes handicapées est basé sur le désir de vivre avec eux et d'établir des liens d'affection pour former une famille. Aimer veut dire surtout écouter, accepter l'autre tel qu'il est, avec ses faiblesses et ses limites, avec ses joies et parfois même avec sa violence.

Notre charisme est de vivre avec des personnes qui souffrent. Si tu aimes vraiment, tu découvres un trésor en chaque personne, et tu peux lui faire prendre conscience à ton tour : tu es important, tu es aimé tel que tu es. »

Comment décririez-vous la Charité dans votre milieu ?

« Je crois que la Charité consiste surtout à aider l'autre à découvrir qu'il a quelque chose à donner, qu'il est estimé et qu'il est important pour moi. Dans notre société il faut être quelqu'un, accomplir quelque chose pour être aimé. Les personnes handicapées nous enseignent exactement le contraire - ils réalisent une thérapie à notre égard !

Presque tous ceux qui viennent chez nous avec le désir d'aider, découvrent ensuite que ce sont eux qui reçoivent de l'aide. Il y a une grande différence entre bienfaisance et communauté de vie. Cette dernière signifie devenir faible devant l'autre, perdre son pouvoir, entrer dans un rapport d'amitié et devenir vulnérable face aux pauvres. »

Peut-on constater des progrès chez les handicapés qui viennent à l'Arche ?

« Si les personnes handicapées sont aimés, bien vite ils vont mieux. Celui qui est aimé est libéré. De cette manière ils peuvent développer eux-mêmes graduellement leurs capacités. Pour certains les progrès sont tels qu'ils peuvent vivre tout seuls : ils ne viennent chez nous que pour travailler, dans ce cas ils ne sont que partiellement assistés. »

Jean, face à tant de souffrances, n'avez-vous jamais eu le désir de posséder le don de guérison ?

« Qui devrait être guéri ? Les personnes handicapées ? Non, nous ! Parce que la vraie maladie est d'être incapable d'aimer. Dans notre société et même dans l'Église il faut réussir pour faire carrière, être compétitif. Pourtant le Christ n'a pas créé l'Église comme une pyramide, mais comme un corps avec des membres forts et des membres faibles. »

Quelle importance a la Vierge Marie dans la spiritualité de la Communauté ?

« Ce qui m'émeut toujours, c'est la Vierge Marie au pied de la croix. Jésus, dans son humanité, avait besoin d'Elle, parce qu'il a été indiciblement humilié, abandonné et a

enduré des douleurs insupportables. Marie a été la seule à Le soutenir et à L'accompagner dans ses souffrances. Elle a souffert avec Lui dans Sa mission de serviteur souffrant. Personne ne voulait Le regarder, son aspect était répugnant, mais sa Mère est restée avec Lui. En cela elle est notre modèle. Nous aussi nous voulons accompagner avec amour ceux qui souffrent dans leur corps et dans leur esprit, jusqu'à la fin. »

Quel est le sens de la souffrance ?

« Il n'y a pas de sens rationnel ni de réponse simple. La souffrance existe et elle est terrible. On peut en parler beaucoup, mais au fond celui qui souffre doit le comprendre tout seul. Ce n'est qu'en regardant la croix de Jésus qu'on peut lui donner un sens. Jésus n'est pas venu pour éliminer la souffrance, mais il nous a accompagnés dans la souffrance. Comment peut-on en parler avec celui qui ne croit pas ou qui n'est pas chrétien ? Nous, nous en parlons peu, cependant nous vivons avec ceux qui sont marqués par la souffrance.

Dans la souffrance nous avons besoin de l'autre. Souffrir crée un lien : j'ai besoin de Jésus, j'ai besoin d'aide, j'ai besoin d'une personne près de moi qui m'aime. »

Jean, il y a peu d'hommes et de femmes qui, comme vous, ont la possibilité de travailler en contact étroit avec des personnes handicapées et donc être enrichies par leur faiblesse. Comment des gens qui ne connaissent pas de personnes handicapées peuvent-ils participer à cette richesse et même être guéris ?

« En famille ou dans une communauté religieuse, chacun vit avec d'autres personnes qui ont leurs limites. Dans mes retraites spirituelles je parle souvent du thème de la violence. Nous pouvons être violents par des paroles, par le ton de la voix, par des gestes et exprimer ainsi notre

supériorité. Apprenons à communiquer sans violence.

Je vous donne un exemple : il y a peu de temps, lors d'une conférence je parlais du pardon à nos collaborateurs ; l'un d'entre eux a levé la main et m'a dit qu'il n'était pas d'accord avec moi. J'ai ressenti immédiatement que je devais me défendre et j'ai répondu : "Vous m'avez mal compris". Ainsi en faisant ressentir à l'intervenant qu'il était responsable de l'incompréhension qui nous opposait, j'avais coupé le dialogue. Il aurait été juste de répondre sans violence et sans prétendre avoir raison : "Pardonnez-moi, je me suis mal exprimé". De cette façon un dialogue loyal ne se serait pas interrompu et nos cœurs seraient restés en harmonie.

Chacun vit des situations semblables. Cela signifie apprendre à partir de la faiblesse d'autrui et se faire faible pour créer l'unité. Ensuite la présence de Dieu deviendra perceptible. »

Faut-il être chrétien ou catholique pour être accepté ou pour collaborer dans l'Arche ?

« Absolument pas. Comment pourrions-nous refuser d'accueillir un handicapé pour des raisons de foi, par exemple parce qu'il est musulman ? Personne ne peut regarder dans le cœur d'un autre homme ! Je connais beaucoup de chrétiens qui ne se sentent pas concernés par les souffrances d'un handicapé, et des assistants non chrétiens qui ont un cœur généreux pour les pauvres. Un de nos meilleurs directeurs est une femme de confession indoue, une personne extraordinaire. Lorsque nous prions ensemble, en silence, l'amour de Dieu est présent. Jésus veut unir tous les hommes - ce qui l'offense le plus c'est la désunion. Pour nous cette forme d'œcuménisme vécu est un grand défi à l'amour. »

Un simple acte de charité

Nous savons par expérience que les situations et les événements de chaque jour exigent souvent des décisions concrètes.

Peu de personnes cependant pensent que Dieu veut justement se servir de quelques circonstances simples pour parler à notre âme.

Laissons Tatjana Kuzmenkova de Moscou, raconter comment Dieu récompensa généreusement le simple fait d'avoir écouté la voix de sa conscience.

Chacun a son propre cheminement dans la foi. Dans mon cas ce fut la mère de mon futur mari qui, il y a dix-sept ans, m'amena dans la cathédrale catholique de Moscou, dédiée à l'Immaculée, alors que j'étais de confession orthodoxe. Par la suite, nous nous sommes mariés Sergej et moi dans cette même église et nos trois enfants, deux filles et un garçon y ont aussi été baptisés. Après la naissance d'Iljuscha, notre troisième enfant, submergés par les préoccupations familiales et financières, une certaine indifférence religieuse s'est installée imperceptiblement en nous. Nous avons moins prié et notre participation à la sainte messe du dimanche s'est faite toujours plus rare, pour disparaître entièrement.

Pendant sept ans j'ai vécu pratiquement sans Dieu jusqu'à ce qu'en mai 2007 je fasse une rencontre décisive. Le matin, je me rendais toujours au travail en métro. Un jour, en sortant de la station, dans la foule je me dirigeai vers le passage piéton souterrain, lorsque mes yeux se fixèrent sur un homme d'environ trente ans, un invalide qui s'était arrêté sur la première marche de l'escalier.

La foule affluait rapidement sans faire attention à lui. Ce que personne ne semblait remarquer, était par contre clair pour moi : « *Avec ses jambes déformées il ne pourra pas descendre les marches tout seul ni remonter de l'autre côté. Il aura besoin d'aide.* » Moi aussi, je passai devant lui en hâte, et en courant dans l'escalier, je pensai : « *Eh bien, quelqu'un l'aidera ! Le travail m'attend !* »

Arrivée au passage souterrain, tout à coup, fait insolite pour moi, ma conscience se réveilla. Je me suis arrêtée, je me suis retournée et j'ai vu l'invalide toujours à la même place, abandonné et regardant autour de lui. Sans bien réfléchir, je suis revenue en arrière et je lui ai demandé : « *Vous avez besoin d'aide ?* » Le jeune me regarda avec gratitude et fit signe que oui. Je l'ai ainsi aidé à descendre les marches. Il s'appuyait lourdement sur moi et pendant que nous avançons lentement, il me parla de sa famille et de son travail de rédacteur dans un journal pour étudiants. Malgré son lourd handicap, provoqué par la poliomyélite, il avait accepté sa vie et me donnait l'impression d'être satisfait.

Nous avons eu besoin d'une demi-heure pour arriver jusqu'à l'arrêt du tram. Je n'avais fait jamais une chose semblable ! Puisque le tram n'arrivait pas, j'ai arrêté une voiture, comme nous faisons d'habitude à Moscou, et j'ai demandé au taxi improvisé de prendre le jeune en charge.

Je n'oublierai jamais le moment où nous nous sommes salués: Nicolaj, c'était son nom, m'a pris les mains, il m'a regardée affectueusement dans les yeux, il m'a remerciée et avec un sourire sans pareil, il m'a dit : « *Vous êtes tellement pure, vous êtes si noble.* »

La portière de la voiture s'est refermée et il partit. Je ne me suis même pas rendu compte de ce qui se passait entre-temps autour de moi. Qu'avait donc dit Nicolaj : « *Pure et noble : se pouvait-il que ce soit moi ?* » Bouleversée, je

ne pouvais retenir mes larmes, parce qu'alors, je n'étais ni pure, ni noble ! Je me connaissais trop bien ! Je ne pensais qu'à la jouissance et au bien-être, je n'étais faite que d'égoïsme, d'impatience et d'orgueil toujours prête à critiquer ma famille et mes connaissances. Et ce qui me pesait le plus: mon âme portait le poids d'actes dont j'ai honte encore aujourd'hui.

Le soir, encore profondément troublée, je téléphonai à mon amie une fervente catholique Svetlana, la marraine de mes filles. En pleurant je lui ai raconté ma rencontre avec Nicolaj. De sa voix tranquille et sûre, elle me répondit : « *Tatjana, aujourd'hui Jésus t'a parlé par ce jeune. Il attend patiemment ton retour dans l'Église.* » Et Jésus a été patient, parce que, malgré la secousse intérieure, je ne me suis malheureusement pas précipitée pour revenir à Dieu le cœur contrit. J'avais besoin d'une autre grâce qui m'a été accordée de façon inattendue.

Au cours de notre conversation téléphonique, Svetlana me fit une proposition : « *Envoie ta fille Polina au camp d'été des sœurs de la 'Famille de Marie', il a lieu en juin !* » Et ce fut ainsi. Lorsque après une semaine, mon mari et moi sommes allés chercher Polina à son camp, elle vint en courant, rayonnante, à notre rencontre et nous a demandé avec vivacité : « *Maman, papa, je dois absolument me préparer à la Première Communion !* » À cet instant, j'ai senti que je ne pouvais plus supporter le poids de ma séparation d'avec le Christ. J'avais tellement besoin d'un conseil, d'un soutien ! Une sœur s'est alors approchée de moi et au cours de notre entretien elle m'a dit des paroles décisives : « *Dieu est amour*

et miséricorde ! Lisez l'Évangile, là c'est écrit ! » Moi qui m'étais tellement éloignée de la foi, j'ai aussitôt accepté cette invitation. J'ai lu l'Évangile de saint Luc, et le même été ma famille a recommencé à fréquenter la Messe dominicale. Pendant que Polina participait à la préparation de la Première Communion, je suivais la catéchèse pour adultes. Dans mon âme j'étais prête à me confesser, mais malgré quelques tentatives, je ne réussissais pas à franchir le pas.

C'était le 18 janvier 2008, huit mois avaient déjà passé depuis ma rencontre avec Nicolaj, et j'assistais à la Sainte Messe. Dieu se servit à nouveau de mon amie Svetlana : après la célébration, elle me prit par la main comme un enfant, et m'amena au confessionnal. Ainsi après sept ans, je me confessai de nouveau ; ma joie et mon soulagement étaient indescriptibles ! Je peux seulement dire : « *Dieu s'est "vengé" de mon infidélité par Son amour miséricordieux.* »

Aujourd'hui je me rends toujours mieux compte quel don immérité a été le fait de pouvoir me décharger du poids de mes péchés au confessionnal et fille perdue que j'étais, je me sentais de nouveau complètement couverte du manteau de la miséricorde de Dieu. Malgré des pas encore vacillants dans la foi et dans l'amour pour Dieu, je voudrais Lui faire plaisir en étant bonne envers tous. En moi est née une nostalgie nouvelle de Le connaître plus profondément et je sens clairement que mon âme ne peut plus rester sans la Sainte Messe, sans la prière, sans l'Évangile, sans les homélies et sans une bonne littérature chrétienne.

*Ce n'est pas ce que nous faisons qui est important,
mais l'amour avec lequel nous le faisons. »*

Mère Teresa